



# LITTÉRAIRES ET SOCIOLOGUES: ENJEUX INTERDISCIPLINAIRES D'UNE REDÉFINITION DE LA LITTÉRATURE COMME DISPOSITIF D'INTELLIGIBILITÉ DU SOCIAL

**Larisa BOTNARI**

University of Bucharest – Catholic University of Leuven  
Personal e-mail: larissa.botnari@gmail.com

---

LITERATI AND SOCIOLOGISTS: INTERDISCIPLINARY ISSUES OF REDEFINING LITERATURE  
AS A SOCIAL INTELLIGIBILITY DEVICE

**Abstract:** In the context of what seems to be known in France as the “crisis of literature,” one of the solutions often put forward over the past two or three decades is to invoke the epistemic capacities of literary works, in order to argue their usefulness and legitimacy. Literature specialists, but also representatives of other fields of study thus speak of a sociological, historical or philosophical knowledge, which would be possible through literature. This situation brings to light the question of interdisciplinary relations in the French intellectual and academic field. This article proposes the analysis of such a confrontation between literary figures and sociologists, around the notions of implicit sociology of literature and novelistic sociology. We try to show, through the examination of the discussions on this subject between intellectuals such as Bernard Lahire, Jacques Dubois, Nathalie Heinich, etc., that the strong enhancement of literary works by the use of the idea of knowledge through literature could lead, in return, to critical questioning of the importance and legitimacy of literary studies.

**Keywords:** crisis of literature; sociology of literature; literary criticism; literary studies; knowledge through literature; implicit sociology; novelistic sociology.

**Citation suggestion:** Botnari, Larisa. “Littéraires et sociologues : enjeux interdisciplinaires d’une redéfinition de la littérature comme dispositif d’intelligibilité du social”. *Transilvania*, no. 3 (2021): 47-57.  
<https://doi.org/10.51391/trva.2021.03.07>.



## **Pistes pour une « sociologie implicite » de la littérature : Bernard Lahire vs Jacques Dubois<sup>1</sup>**

Dans un dossier significativement intitulé « Le Sens du social », un récent numéro de la revue *Romantisme* – revue du XIX<sup>e</sup> siècle – se propose de réfléchir à nouveau sur les liens « supposés ou réels, entre écrivains et sociologues »<sup>2</sup>, remettant en discussion le « regard proprement sociologique sur le monde »<sup>3</sup> qu’apporterait

la littérature. Or, la relative originalité de la démarche des éditeurs de cette revue créée par la Société des études romantiques et dix-neuviémistes, dont on aurait éventuellement pu s’attendre à une reprise des discussions dans ce sens autour du roman réaliste et de ses capacités à restituer la réalité sociale de son époque, consiste en une double ouverture de perspective : la considération, d’une part, d’autres genres littéraires que le roman, comme la poésie, le journal, le théâtre

ou la correspondance ; la revendication, d'autre part, d'un regard sociologique propre à ces textes, qui ne s'arrêterait pas à la simple description fidèle de la réalité, mais serait « porteur en soi d'un véritable dispositif cognitif », par lequel le texte littéraire deviendrait « un mode à part entière d'intelligibilité de la complexité sociale »<sup>4</sup>. Cette dernière idée, mise ainsi au premier plan du questionnement sur les rapports entre littérature et sociologie, nous intéresse en priorité.

Envisager la littérature non plus comme simple objet, mais comme un potentiel outil du sociologue, n'est pourtant pas, on peut s'en douter, une entreprise révolutionnaire de ce numéro de la revue *Romantisme*. L'histoire de ce type de réflexion remonterait aux années 1960-1970. En invoquant les travaux de Lewis A. Coser et de Pierre Lassave, les directeurs du numéro énoncent ce constat : « Aux côtés d'une sociologie de la littérature qui prend pour objet les conditions de la création et de la réception littéraires s'est ainsi développée depuis quelques décennies l'idée d'une sociologie *par* la littérature qui consiste pour la discipline sociologique à stimuler sa réflexion à *partir* des œuvres littéraires »<sup>5</sup>. En effet, cette idée apparaîtrait déjà, comme simple suggestion ou comme postulat explicite, chez nombre d'auteurs s'interrogeant, au cours des quatre dernières décennies, sur les rapports entre sociologie et littérature. On peut retrouver des aperçus rapides de l'idée de sociologie par la littérature dans les panoramas synthétiques proposés par Paul Dirx, Gisèle Sapiro ou Pierre Lassave<sup>6</sup>. Par ailleurs, trois articles successifs d'un jeune chercheur à l'Université de Liège, David Ledent, en proposent une présentation bien élaborée et critique<sup>7</sup>. Dans tous ces travaux, une série d'auteurs – dont Pierre Bourdieu, Nathalie Heinich, Bernard Lahire, etc. – semblent se distinguer comme des pôles de référence pour suivre l'évolution de cette idée dans l'espace français et francophone.

Nous retenons ici pour l'analyse la position sociologique de Bernard Lahire, que nous comparons par la suite à celle d'un littéraire connu pour son intérêt pour la sociologie – Jacques Dubois. C'est à Lahire qu'appartient justement la notion de « sociologie implicite » de la littérature, qu'il introduit pour la première fois en 2005, dans le chapitre « Sociologie et littérature » de son ouvrage *L'Esprit sociologique*<sup>8</sup>. Bernard Lahire y déclare, en effet, qu'il serait salutaire pour la démarche sociologique de dépasser le premier mouvement « de recul et de méfiance »<sup>9</sup> envers la littérature pour profiter, au contraire, du « réservoir de connaissances implicites sur le monde social et certains mécanismes qui le gouvernent »<sup>10</sup> que celle-ci enfermerait. La littérature y arriverait justement par la diversité des situations mises en scène, les multiples descriptions de relations entre les personnages, les monologues intérieurs, etc., ainsi que des nouveaux « schèmes d'interprétation du monde social »<sup>11</sup> proposés par les récits littéraires et

capables d'enrichir la boîte à outils du sociologue. Du côté des études littéraires, les travaux de Jacques Dubois (que Bernard Lahire cite d'ailleurs abondamment), portant sur les œuvres de Marcel Proust et de Stendhal, insisteraient largement sur « la proximité intellectuelle entre l'entreprise sociologique et le roman réaliste »<sup>12</sup>. En promouvant le « sens du social » dont ce dernier aurait fait la preuve, Jacques Dubois invite en même temps les intellectuels à l'étude de la fonction cognitive de la littérature dans le cadre non pas d'une histoire des idées mais d'une théorie de la connaissance.

Ainsi, il est intéressant de constater, à une confrontation plus soigneuse des textes de ces deux auteurs, les divergences non-négligeables qui séparent, voire opposent leurs démarches respectives. Quoiqu'il semble tout à fait porté à reconnaître une certaine spécificité propre à l'écriture littéraire, lorsqu'il affirme que « le roman n'est jamais la traduction littéraire d'une théorie sociologique »<sup>13</sup> (par quoi on aurait envie de comprendre, en effet, qu'il n'y est pas réductible), ainsi que par les multiples renvois aux travaux de Jacques Dubois, dont nous espérons montrer dans ce qui suit la position fort nuancée à cet égard, Bernard Lahire n'en manifeste pas moins une parfaite indifférence vis-à-vis de cette spécificité, en revendiquant, en toute fidélité au champ disciplinaire auquel il appartient et tout en se justifiant du raisonnement de Jean-Claude Passeron par rapport à la philosophie, un « usage *utilitaire*, corporatif et intéressé » des textes littéraires, « qui conduit le sociologue malin à feuilleter d'autres pages en les arrachant à leur contexte [...], pour y puiser les concepts et les schèmes capables de nourrir l'observation sociologique »<sup>14</sup>. C'est surtout dans ce sens qu'il entend mettre en avant la métaphore du « pillage » des textes littéraires, pour décrire la manière dont « la fréquentation de la littérature peut être l'occasion d'enrichir ses schèmes d'interprétation, d'affiner son intelligence du social et d'accroître son imagination sociologique »<sup>15</sup>. On s'accorderait bien à trouver, dans cette suggestion faite aux sociologues, une grande valorisation de la forme de connaissance dont la littérature serait porteuse. Mais il n'en reste pas moins que, tout en rejetant les « connotations un peu barbares » du terme, Lahire annonce ouvertement ne pas avoir l'intention de « respecter » la logique littéraire des textes lus, mais de s'en servir à de tout autres fins<sup>16</sup>. C'est dans le même sens qu'il parle d'un « usage pragmatique »<sup>17</sup> de ces textes en sociologie, en se posant la question de leur « degré potentiel de « rentabilité » scientifique »<sup>18</sup>. Malgré le démenti, les guillemets ou d'autres signes de prudence de la part de l'auteur, il est difficile de ne pas lire, dans ces considérations de Bernard Lahire sur une possible « sociologie implicite » de la littérature, la prétention à une instrumentalisation libre et totale du texte littéraire par le sociologue, insouciant de la nature particulière de ce texte, dont les études littéraires, soit dit en passant, auraient justement pour mission de fournir la définition et la compréhension.



Il est justement bien significatif de noter, à cet endroit de notre analyse, la posture subtilement, mais visiblement polémique que Bernard Lahire maintient à l'égard des études littéraires. Le sociologue réaffirmait encore récemment cette position : dans un article publié en 2016<sup>19</sup>, il se donne encore une fois pour but de renouer les liens entre sociologie et littérature, liens défectueux, estime-t-il, en partie à cause de la méfiance des sociologues, s'attachant uniquement à l'étude des institutions et gardant leurs distances vis-à-vis de la « chair textuelle ». Lahire voudrait donc en même temps renouveler le modèle d'analyse du champ littéraire par la sociologie, en y intégrant une préoccupation considérable pour l'étude des textes en eux-mêmes : il propose d'appeler cette nouvelle approche « une sociologie dispositionnaliste-contextualiste de la création littéraire », consistant à « établir des liens, systématiques plutôt qu'anecdotiques, profonds plutôt que superficiels, entre la vie des écrivains et leurs créations », c'est-à-dire « entre des formes d'expériences sociales et des types d'intrigues littéraires, entre des problématiques existentielles et des problématiques littéraires, entre les éléments d'une biographie sociologique non anecdotisante et des mises en scène littéraires »<sup>20</sup>. Mais, toute digne d'intérêt que soit sa démarche, une telle proposition est inséparable, chez Bernard Lahire, d'une critique systématique des approches pratiquées, selon lui, au sein des études littéraires, qu'il semble assimiler toujours aux méthodes mises en place et promues par Gustave Lanson et ses successeurs. Le sociologue déclare dans ce sens : « Tout oppose une telle démarche [la sienne] à la biographie littéraire anecdotisante, qui ne connaît que la succession finalisée des événements, confinant aux apories de l'illusion biographique », et qui est dépourvue de toute théorie un tant soit peu structurante de l'action et de la socialisation »<sup>21</sup>. Mettant en avant l'importance d'une étude des « socialisations littéraires », il ne manque pas de s'indigner que « les spécialistes en études littéraires réduisent [celles-là] à des « influences littéraires » »<sup>22</sup>. Lahire pointe du doigt également un certain « style impressionniste et pointilliste » des « biographies » construites par les littéraires ; ceux-ci feraient, d'après lui, le travail d'un « compilateur compulsif de faits, de gestes et de paroles non hiérarchisés », consistant à « réduire la biographie individuelle à une série d'anecdotes ou à un simple enchaînement chronologique d'événements ou de faits »<sup>23</sup>.

Toute différente semble nous apparaître la posture de Jacques Dubois<sup>24</sup>, dont la méthode, consistant à interroger le « sens du social » des auteurs qu'il étudie, paraît se distinguer par une attention bien davantage tournée vers les subtilités et le mouvement de leur écriture, portant au jour une préoccupation supérieure pour ce qui fait la singularité de ce type de sociologie qu'enfermerait la littérature et, par voie de conséquence, un intérêt premier pour la singularité de la littérature elle-

même. C'est avec ses analyses de l'œuvre proustienne, dans *Pour Albertine. Proust et le sens du social* (Paris : Seuil, 1997), que Dubois parvient à rendre célèbre cette expression qui sera également reprise dans le titre du dossier réuni en son hommage vingt ans plus tard par la revue *Romantisme*. Cette étude de Jacques Dubois paraît s'inscrire dans une direction de recherche nouvellement appliquée au roman *A la recherche du temps perdu*, comprenant une série de « lectures sociologiques » de cette œuvre qui, avant le tournant de la décennie 1990, aurait surtout fait l'objet de commentaires mettant l'accent sur son côté psychologique ou philosophique, exploitant en priorité les thèmes de la mémoire, du temps ou encore, dans le sillage de *Contre Sainte-Beuve*, la distinction entre les deux « moi » du créateur. Avec *La scène proustienne. Proust, Goffman et le théâtre du monde* de Livio Belloi (Paris : Nathan, 1993) et *Proust sociologue : de la maison aristocratique au salon bourgeois* de Catherine Bidou-Zachariasen (Paris : Descartes & Cies, 1997), *Pour Albertine* de Jacques Dubois s'efforce de montrer la puissance évocatrice et explicative des excellentes descriptions du monde social que donne à lire le roman de Proust<sup>25</sup>.

En 1997, Dubois entamait donc une réflexion sur la fiction comme « champ d'expérience d'une sociologie »<sup>26</sup>, mais une sociologie « inséparable du romanesque »<sup>27</sup> : selon lui, « Marcel Proust a le sens du social comme on a le sens de l'humour. Sans rien de forcé ou de systématique. Loin des doctrines et des discours. »<sup>28</sup> Dans l'article qu'il consacre à Marcel Proust en 2017, Dubois réaffirme cette vision de la connaissance sociologique du romancier, qui ne se laisserait saisir qu'à condition de bien analyser et comprendre le « mouvement de la fiction » :

« En somme, on pourrait défendre l'idée que la *Recherche* est l'œuvre d'une manière de sociologue qui cache son jeu et se contraint à dissimuler derrière l'apparat d'une fiction bien menée et divertissante une connaissance de ce qui fait la construction sociale. C'est qu'il a la conviction que cette dernière ne peut apparaître en surface si elle ne veut pas par le développement d'un système troubler le « naturel » ou le mouvement de la fiction ».<sup>29</sup>

Des ouvrages comme *Les romanciers du réel* (Paris : Seuil, 2000) et surtout *Stendhal. Une sociologie romanesque* (Paris : La Découverte, 2007) reprennent et continuent cette même direction d'analyse. C'est en 2007 qu'on voit donc cette nouvelle notion de « sociologie romanesque » s'ajouter à la première, « sens du social », comme pour constituer un réseau conceptuel propre à sa démarche. Dans l'avant-propos à ce dernier essai, Jacques Dubois signale très clairement sa volonté de s'inscrire « dans une lignée d'analyse du littéraire qui est à l'ordre du jour »<sup>30</sup>, consistant à soulever la question de l'apport de savoirs par les textes littéraires aux sciences de l'homme telles que la philosophie, la psychanalyse ou

la sociologie. Il rappelle brièvement, dans ce sens, les travaux de Pierre Macherey, Vincent Descombes, Pierre Bayard et Pierre Lassave, et s'arrête ensuite un peu plus longuement sur *L'Esprit sociologique* de Bernard Lahire, pour le citer « en retour », dirait-on : la « sociologie implicite » dont parle Lahire, l'« usage incitatif » de la littérature auquel il invite les sociologues, ainsi que la « valeur expérimentale [du] travail de l'écrivain »<sup>31</sup> sont bien mentionnés par Dubois comme autant de possibles prémisses à sa propre démonstration.

Mais dans le questionnement sur la dimension et les pouvoirs sociologiques auquel Jacques Dubois entend soumettre les œuvres littéraires on remarque un souci tout particulier de prendre en compte et d'exploiter « la structure profonde de l'œuvre »<sup>32</sup>, qu'il pose comme la réponse la plus pertinente, avancée déjà par Pierre Bourdieu bien avant, à la question « de savoir à quel niveau d'une construction textuelle donnée les schèmes d'intelligibilité du social se donnent à appréhender »<sup>33</sup>. Dubois ne contredit donc pas les propositions de Lahire (il n'en retient même pas, curieusement, la métaphore du « pillage », à laquelle le sociologue attribuait pourtant une force symbolique considérable), mais dans cette invocation de l'autorité bourdieusienne en réponse à ce problème de méthode, on peut sans effort percevoir tout au moins une certaine prise de distance vis-à-vis de l'auteur de *L'Esprit sociologique*. Car la « sociologie romanesque » que cherche à instituer Jacques Dubois n'est pas tout à fait la « sociologie implicite » mise en avant par Bernard Lahire. Si les deux s'accordent à voir dans la littérature « un mode de connaissance et des éléments de savoir qui valent bien ceux que dispensent les sciences de la société »<sup>34</sup>, là où le dernier faisait abstraction sans peine de « la logique littéraire des textes lus », le premier énonce comme une nécessité incontournable le repérage et l'analyse de la « structure profonde » de ces textes. Il va même jusqu'à réclamer pour le roman « une forme d'engagement qui naît à même l'écriture », c'est-à-dire « un engagement d'abord littéraire, qui met en jeu le roman dans sa forme »<sup>35</sup>, le romancier lui-même « n'étant pas maître entièrement de ce que sa fiction dévoile »<sup>36</sup>. C'est là que le travail d'interprétation « à la fois littéraire et sociologique »<sup>37</sup> intervient, pour reconstituer dans tous ses aspects la complexité du savoir contenu par l'œuvre littéraire, savoir inséparable, paraît-il, de la forme dans laquelle il advient. C'est précisément la part du « littéraire » que Lahire aurait en quelque sorte dédaignée, et qui retrouve de ce fait sous la plume de Jacques Dubois son rôle primordial.

L'auteur des *Romanciers du réel* signalait déjà, en effet, dans la « Présentation » de son essai publié en 2000 et que l'on n'aurait pas tort de relire ainsi à la lumière des observations que nous venons de faire : « là où le roman réaliste réussit le mieux à nous dire la vérité du social, c'est à même le romanesque, à même son imaginaire, à même son écriture ou sa poétique »<sup>38</sup>.

Pour mieux expliciter ce qu'il faut entendre par « romanesque », Dubois ajoute encore ceci : « c'est là où il invente un univers, là où il dit les rapports humains en des projections qui confinent à l'allégorie, là où il s'approprie les paroles les plus triviales en des artefacts linguistiques, qu'il propose la grille la plus opératoire et la plus perspicace de déchiffrement de la société »<sup>39</sup>. De même, il reviendra sur cette conviction, pour la renforcer, en 2004, lors de son intervention au colloque intitulé « Littérature et sociologie »<sup>40</sup>. Convoquant toujours le raisonnement de Pierre Bourdieu et se proposant là encore de considérer la littérature « dans ce qui fait son aptitude particulière à penser la société »<sup>41</sup>, Dubois pose alors de nouveau « le principe de la primauté de la fiction », dans ce sens que « si l'œuvre littéraire de type fictionnel produit une connaissance spécifique du social, ce ne peut être qu'avec les moyens de la fiction et non par le biais d'un discours d'escorte de caractère doxique et en forme d'interventions d'auteur »<sup>42</sup>. Il énumère, parmi ces moyens, l'évocation de « situations concrètes », de « destins singuliers », inscrits dans une « continuité narrative » et traduits dans une rhétorique et une symbolique, autant de données fondamentales, dont l'analyste ne peut pas simplement se débarrasser, s'il veut restituer dans toute sa richesse la pensée du texte littéraire sur le monde. Nous sommes visiblement bien loin ici de l'usage « utilitaire, corporatif et intéressé » de la littérature, que Bernard Lahire, à la suite de Passeron, conseillait à ses collègues sociologues.

Or, une fois la justice rendue à la « logique littéraire » disqualifiée par Lahire, le risque de compromettre l'équilibre à peine rétabli, à force de basculer dans l'extrême opposée, se fait entrevoir. En citant les « pages remarquables » des *Règles de l'art* consacrées par Bourdieu à cette problématique, Jacques Dubois se sépare cette fois-ci nettement de la manière de procéder du sociologue, en la jugeant discrètement comme réductrice. « La structure d'ensemble à laquelle il ramène le roman de Flaubert résulte d'un travail d'interprétation qui s'inspire étroitement de sa théorie sociale », affirme Dubois, en admettant cette méthode qui consisterait à « chercher [dans l'œuvre] la confirmation de théories préexistantes » comme « parfaitement légitime », mais ne coïncidant nullement, d'après lui, avec le fait de « véritablement interroger le texte de fiction sur sa capacité à produire une pensée autonome sur le social »<sup>43</sup>. Car ce que Jacques Dubois paraît réclamer, c'est une autonomie non pas relative, mais absolue, du texte de fiction par rapport aux savoirs des autres disciplines : la littérature doit alors être traitée « de façon parfaitement indépendante, en attendant d'elle et d'elle seulement la production d'un schéma d'explication du social » et d'une « conception largement originale, étrangère au départ à toute discipline donnée »<sup>44</sup>. Il va même jusqu'à souhaiter, afin de rendre compte pleinement de la connaissance littéraire sur la société, le





recours à un discours qui fasse l'économie de l'appareil conceptuel des sciences sociales : il s'agirait dès lors d'un « savoir fictionnel *fortement autonome* qui, en somme, ne rencontre les attentes des sciences sociales que par accident et de façon oblique » et qui supposerait, pour être appréhendé, « une approche elle-même autonome de la socialité dans les récits de fiction »<sup>45</sup>. Après avoir vu écarter le rôle et la spécificité du littéraire proprement dit par l'usage purement instrumental que semblait vouloir faire Bernard Lahire de la littérature, nous en sommes à présent amenés, paraît-il, devant le déni de tout droit des sociologues à se prononcer, par le biais de leurs propres connaissances disciplinaires, sur le savoir des textes littéraires relatif aux objets d'étude qu'ils ont en partage. Interdiction qui n'est pas sans ressembler à une action de résistance face à un danger vaguement pressenti. Mais, quel que soit le bien-fondé de cette entreprise de Jacques Dubois, consistant à « demander au texte s'il dispense un savoir sociologique, [en s'adressant] à lui et rien qu'à lui »<sup>46</sup>, elle nous apparaît tout au moins comme discutable. A un pareil projet, pour le moins hasardeux, on pourrait opposer cette remarque prenant la forme d'une question plutôt rhétorique que formulait déjà Pierre Lassave, comme une objection par anticipation : « L'écriture fictionnelle ne prendrait-elle pas une telle valeur d'expression et de compréhension du monde si n'existaient en contrepoint des projets disciplinaires qui, bien que pris dans un tout autre régime d'énonciation (contrôlable et opposable), voient cependant en elle un aiguillon pour élargir leur espace sémantique jusqu'à prendre le risque d'en sortir ? »<sup>47</sup>. Pour le dire autrement, sans un bagage suffisamment solide de théories et de concepts, sociologiques en l'occurrence, même repoussé à l'arrière-plan, serait-on toujours en mesure d'évaluer le potentiel épistémologique d'une œuvre littéraire et d'en dégager la leçon de sociologie, quand bien même cette leçon serait entièrement originale et irréductible donc à des théories déjà existantes ?

Il serait également intéressant de mettre en parallèle ici les analyses respectives de Jacques Dubois et de Bernard Lahire sur un sujet commun, à savoir les romans de Georges Simenon, auxquels Lahire dédie un volet de son chapitre « Sociologie et littérature »<sup>48</sup>. Volet que nous pourrions comparer au chapitre sur Simenon<sup>49</sup> des *Romanciers du réel* de Jacques Dubois. Un tel développement risquerait cependant d'agrandir sensiblement les dimensions de notre travail. Notons toutefois, au passage, que chez Dubois on retrouve, d'une part, une étude très fine des personnages et de leurs fonctions ou des schémas narratifs que le critique s'efforce de mettre en corrélation avec les mécanismes cognitifs qu'ils seraient censés débloquent : « On se trouve en présence d'un réalisme qui exclut la description méthodique et ample et affectionne la petite notation égrenée au fil du récit. Simenon tire un grand parti de ce que l'on peut appeler les notes d'atmosphère

et qui expriment une géographie humaine en attente d'événements »<sup>50</sup>. D'autre part, le critique fait preuve d'une attention très vive pour la question des rapports de Simenon à sa propre écriture et aux conséquences textuelles qu'entraîne la problématisation par l'écrivain lui-même de cette question, le procédé n'étant pas dépourvu d'effets de connaissance sur le lecteur. Dans les *Mémoires de Maigret*, par exemple :

« L'écrivain cède la plume à son personnage majeur et lui permet de raconter comment son créateur a fait de lui une figure de fiction. Inversion savoureuse, mise en abîme imprévue, où l'auteur effectif se donne à voir et se trahit à travers sa créature. S'agissant d'écriture et d'imagination, le romancier et son personnage y jouent à s'opposer sur la manière de traiter le réel. Là où l'écrivain soutient que son art est fait de simplification et de tension vers l'essentiel, le personnage – en tant que policier ou que détective – avoue sa maladie du scrupule et sa tendance à vouloir tout dire »<sup>51</sup>

De l'autre côté, l'intérêt de Bernard Lahire pour l'œuvre de Georges Simenon se manifeste surtout par le rapprochement opéré entre le genre du roman policier exploité par l'écrivain, d'une part, et les différents types d'enquête que mène le sociologue, d'autre part. Lahire insiste sur la manière d'agir et de penser du personnage Maigret – « quasi-sociologue de terrain avisé »<sup>52</sup> – qui devrait inspirer le chercheur en sciences sociales, encouragé par là de faire sienne la devise de Maigret : « Comprendre et ne pas juger », ou encore, à l'instar du même personnage, de préférer « la recherche à la découverte, et la recherche globale et compréhensive de tout un univers social et mental à la stricte enquête policière »<sup>53</sup>. Il s'agirait apparemment, dans le cas de Lahire, davantage d'une observation plutôt classique du « soin sociologique » dont le romancier ou/et ses personnages feraient preuve pour agir et décrire le monde et leurs propres actions, là où les analyses de Jacques Dubois témoigneraient au contraire d'une considération soigneuse des procédés textuels en eux-mêmes, par lesquels ces actions et ces descriptions sont restituées dans l'acte d'écriture.

### Une remise en cause des études littéraires ?

Essayons à présent de formuler quelques observations qui semblent s'imposer avec une certaine évidence à la suite de cette brève incursion dans les « discussions » entre un littéraire et un sociologue, au sujet d'une connaissance sur le monde social par la littérature. Assurément, admettre la pertinence du regard sociologique sur le monde, dont les textes littéraires seraient porteurs, au point de considérer ceux-ci comme de véritables dispositifs cognitifs, c'est remettre hautement en valeur aussi bien les contenus que les formes d'expression de la littérature, dédaignés naguère par les sciences sociales

pour leur manque de scientificité. N'empêche que, par cette recherche d'une « sociologie implicite » de la littérature, c'est toujours un objet extérieur qui semble se retrouver en position supérieure : en promouvant le texte littéraire au statut d'outil de réflexion du sociologue, par les vertus épistémiques que celui-là détiendrait, celui-ci n'est visiblement pas tenu d'opérer aussi bien une étude du littéraire en lui-même, en même temps que l'étude du fait social extérieur à l'œuvre dont il se sert pour affiner ses observations. On pourrait objecter sans doute qu'une telle répartition des tâches est parfaitement correcte, vu que l'étude du littéraire revient aux études littéraires plutôt qu'à la sociologie. Si l'on n'était pas, d'autre part, incliné à croire, en voyant exclure toute considération pour la « logique littéraire » par Bernard Lahire, que l'objet « littérature », devenu outil sociologique, n'est plus tout à fait le même que celui dont les études littéraires auraient pour mission de rendre compte.

En effet, envisagé par Bernard Lahire comme un dispositif qu'on évalue à l'aune de son « degré de rentabilité », dont on devrait faire un usage « corporatif », « utilitaire », « intéressé », le texte littéraire se voit clairement ramené à la fonction d'instrument parmi d'autres. Instrument bien précieux, peut-être, mais sans que cette opération passe par une interrogation assez solide sur la nature particulière de l'instrument ainsi revendiqué, ou du moins par une prise en compte efficace des réponses apportées par les études littéraires à cette question. Il n'est pas étonnant, dès lors, que « la littérature » se trouve fortement divisée entre ces deux statuts – d'objet et d'outil de connaissance – qu'elle est censée occuper et assumer simultanément.

Car il est plutôt difficile d'identifier, dans les prises de position des sociologues, un vrai souci de définition de la littérature dont ils entendent pourtant faire usage. Exemple dans ce sens pourrait être aussi la position de Nathalie Heinich. Similaire à celle de Lahire, elle se propose de considérer le texte littéraire « non dans sa dimension artistique, mais en tant que document « culturel », c'est-à-dire renvoyant à l'état d'une société donnée »<sup>54</sup>. Sous prétexte de prévenir contre différentes « erreurs » à ne pas commettre en travaillant avec des fictions, entre lesquelles la première et la plus grave serait « l'hégémonisme disciplinaire »<sup>55</sup>, Heinich conteste principalement ce qu'elle appelle « la réduction esthétique »<sup>56</sup> et réclame qu'on remette « la dimension esthétique à sa juste place – celle d'une dimension parmi d'autres, et pas forcément la plus intéressante »<sup>57</sup>. La sociologue déclare ainsi la question de la dimension esthétique des œuvres littéraires comme peu signifiante pour son propre questionnement, tout en faisant allusion en même temps, mine de rien, à de possibles altercations interdisciplinaires – la « subordination » de la sociologie par l'esthétique, la « réduction », par cette dernière, du statut de la sociologie en tant que discipline autonome à une simple « branche » :

« Il s'agit d'une question sociologique à part entière, qui n'a pas à être subordonnée, ni même articulée, à des problématiques esthétiques, comme cela a été le cas pour une grande partie de la sociologie de l'art, réduite à une branche de l'esthétique, donc centrée sur la question des œuvres et de la valeur artistique. [...] Les romans n'y sont traités que comme des documents sociologiques, et la question de l'art comme un indicateur – particulièrement éclairant – des valeurs générales propres à une société ».<sup>58</sup>

Il faut bien évidemment remarquer tout d'abord la précision que fait souvent Heinich, en s'intéressant à la connaissance que la littérature peut apporter à la sociologie, qu'il s'agit surtout pour elle de considérer non pas tant « la littérature, en tant que modalité de l'expression artistique, mais *la fiction* en tant que modalité de l'imaginaire »<sup>59</sup>. Cette précision lui permettrait de faire l'économie de considérations concernant la définition de la littérature en particulier. Sa préoccupation prioritaire pour la fiction est d'ailleurs incontestable, vu son implication très active dans des entreprises visant l'éclaircissement des problématiques diverses suscitées par celle-ci. Toutefois, travailler avec des fictions littéraires reviendrait-il au même que de faire appel à des créations théâtrales ou cinématographiques ? Cela paraît d'autant moins probable que le corpus des œuvres sur lesquelles s'appuie Nathalie Heinich dans ses travaux est toujours représenté, comme elle le déclare elle-même, « essentiellement [par] le roman et, *accessoirement*, le théâtre et le cinéma »<sup>60</sup>.

Ce fait est important aussi dans la mesure où, au moment de s'interroger sur l'usage que le sociologue peut faire des « matériaux » fournis par les œuvres de fiction, elle est amenée à formuler simultanément la question, que l'on devine incontournable et critique, des conditions auxquelles celui-ci peut « s'immiscer ainsi dans le domaine des études littéraires »<sup>61</sup>. L'expression n'est pas sans laisser entendre que cette revendication du droit à travailler sur la littérature ou à partir de celle-ci est perçue et vécue comme clandestine, d'un côté et de l'autre de la frontière disciplinaire. Cette situation, ainsi que l'orientation globale que l'on peut distinguer dans le discours de Heinich – davantage une contestation de « l'hégémonisme disciplinaire » des études littéraires sur la littérature que la mise en avant des vertus cognitives de celle-ci – rend problématique et tendue la perspective d'une réelle collaboration entre littéraires et sociologues. Pensé en termes d'« immixtion », leur rapprochement ne passe effectivement pas par une mobilisation par la sociologie des acquis des études littéraires, à défaut de poser elle-même dans des termes assez solides la question de la définition de la littérature avec laquelle elle entend opérer. Cela suppose tout simplement la mise à l'écart de ces acquis, voire leur subversion.

Tel était notamment le cas chez Bernard Lahire, tant il est vrai que son point de vue sur la littérature se



construisait inséparablement d'une critique parfois véhémement du discours et des approches pratiquées par les études littéraires. Nous arrivons par là au dernier point de nos conclusions, qui concerne justement l'impact sur les études littéraires de cette démarche de mise en valeur d'une connaissance sociologique propre à la littérature. A force d'adroitement faire se confondre le geste d'affirmer les vertus heuristiques de la littérature pour le travail du sociologue et celui, concomitant, de nier le monopole des études littéraires sur les œuvres, cette démarche risque bien, tout en faisant l'éloge des œuvres littéraires, d'une part, de renvoyer d'autre part la littérature en tant que discipline à sa conventionnelle inutilité. Car, n'ayant pas trop de mal à se passer de l'étape de définition de la littérature ou de celle de l'analyse des textes, qui se doit de tenir compte de leur « logique » propre ou de leur spécificité esthétique, les sociologues font de cette responsabilité revenant aux études littéraires une mission accessoire, sinon tout à fait superflue. Or, une telle entreprise est-elle pleinement raisonnable ?

Faisant référence aux affirmations de Nathalie Heinich, un compte-rendu du volume réunissant les actes du colloque « Littérature et sociologie », que nous avons cités à plusieurs reprises, avance justement cette remarque perspicace :

« [...] en proposant de considérer le texte littéraire comme une source documentaire au service de la sociologie, elle [Heinich] oublie que le langage agit comme médiateur et qu'il entraîne des effets de réfraction qui complexifient le rapport entre le texte et la réalité sociale. Du coup, il devient nécessaire d'examiner la matière textuelle en tant que telle en mobilisant les outils de l'analyse littéraire avant de pouvoir tirer quelque conclusion sociologique que ce soit ».<sup>62</sup>

C'est dans le même sens qu'allait le mécontentement de Florent Champy vis-à-vis des « lectures sociologiques de *À la recherche du temps perdu* », dont l'article (cité ci-dessus, voir note 43) visait peut-être moins à dénoncer l'incompatibilité de plusieurs interprétations sociologiques dans l'espace d'une même œuvre littéraire, que de réprover les modalités par lesquelles ces interprétations avaient été obtenues, c'est-à-dire, selon l'auteur, en faisant complètement abstraction des « enseignements de l'analyse textuelle dans ses composantes stylistique et narratologique »<sup>63</sup>. Rappelant que l'écriture est « elle-même vecteur de signification », Champy regrette précisément que « certains sociologues de la littérature étudient un monde fictif comme s'il existait en soi et pouvait être objectivement observé, indépendamment du texte qui est le vecteur de sa représentation et devrait être le premier objet d'analyse »<sup>64</sup>.

### Vers une épistémologie de la littérature comme discipline à part entière

Eu égard à tout ce qui précède, il ne serait guère invraisemblable que l'un des enjeux des discours prônant la recherche d'une « sociologie implicite » de la littérature consiste précisément, à l'opposé de ce que l'on pourrait initialement attendre, dans la remise en cause de l'intérêt et de la légitimité des études littéraires. La menace pesant sur celles-ci apparaît en tout cas bien réelle, si l'on s'accorde en plus de percevoir dans les réactions de Jacques Dubois à ce sujet une certaine posture défensive, comme nous avons essayé de le faire ressortir à travers l'examen de ses différentes prises de position. En outre, la contribution de Dubois à la réflexion que le colloque « Littérature et sociologie » se proposait de développer, réflexion vouée à renforcer les relations entre les études littéraires et les sciences humaines contre « la trop grande fermeture actuelle des études littéraires sur la poétique du texte »<sup>65</sup>, n'aboutirait ainsi qu'à mieux illustrer une situation persistante de malentendu ou d'impossibilité d'une réelle communication entre les deux disciplines. Ainsi que Paul Dirks le constate à juste raison, son intention de traiter la fiction « de façon parfaitement indépendante, en attendant d'elle et d'elle seulement la production d'un schéma d'explication du social »<sup>66</sup> ressemble moins à un projet de consolidation des liens entre littérature et sociologie qu'elle ne « peut apparaître comme allant dans le sens d'une sorte de textocentrisme à l'envers »<sup>67</sup>, manquant fondamentalement de répondre aux objectifs premiers annoncés par les organisateurs de l'événement.

Ces derniers, par ailleurs, mettaient bien l'accent eux aussi sur ce qu'ils percevaient toujours comme « un des enjeux particulièrement sensibles » des interactions entre littérature et sociologie, dans le contexte des restructurations opérées par les universités françaises au sein de leurs cursus et leurs départements : « il y va en effet du statut de la littérature comme discipline à part entière, susceptible d'interroger le monde au même titre que les autres sciences humaines, selon une épistémologie propre, irréductible aux autres »<sup>68</sup>. L'épistémologie littéraire réclamée ici ne concernerait par conséquent plus que le domaine des œuvres, mais surtout celui des études littéraires ; la connaissance littéraire ne serait ainsi plus à chercher dans les seuls textes, mais dans « la littérature comme discipline à part entière ». Tâche souhaitable, mais qu'il est d'autant moins aisé à mettre en œuvre « qu'une telle épistémologie est peu formalisée par une « discipline » qui, dans le domaine francophone, n'a pas de nom spécifique et est souvent ni plus ni moins confondue [...] avec son objet « littérature » »<sup>69</sup>. C'est une pareille confusion qui se trouverait, entre autres, à la base des inquiétantes prises de positions des sociologues que nous avons pu observer. Mais elle affecterait, paraît-il, le discours sur la littérature et sur la connaissance littéraire en général,

vu que, comme Paul Dirx le fait encore remarquer, « jusqu'à la fin, le lecteur de ces actes [du colloque de Bordeaux] aura eu à hésiter régulièrement quant au sens à donner au mot « littérature » »<sup>70</sup>.

En définitive, une fois ces tendances conflictuelles et l'ampleur des enjeux qu'elles suscitent dégagées et comprises, le ressenti de crise de la littérature, invoqué au départ, ne désignerait-il pas en réalité plutôt une crise des études littéraires et ne résulterait-il pas en partie d'une situation pareille, faite de multiples tensions interdisciplinaires ? Celle-ci ne sont peut-être pas toujours appréhendées comme telles, mais pourraient

néanmoins largement contribuer au sentiment de malaise que le monde intellectuel ne cesse de constater, paraît-il, dans les études littéraires de nos jours. Développer cette hypothèse dans le cadre d'une recherche plus ample pourrait conduire à la mise en place de possibles stratégies de résistance à la crise, au niveau de la recherche académique, mais aussi au niveau de l'esprit critique et de l'attitude individuelle de tout un chacun, compte tenu du fait que la littérature reste toujours, somme toute, une composante à portée considérable dans notre vie culturelle et dans notre vie tout court.

---

### Notes:

1. Cet article représente la deuxième partie d'une réflexion déjà entamée ici sous le même titre (*Revista Transilvania*, 8/2020, 39-42). En même temps, nous signalons qu'une version antérieure du développement qui suit a déjà été publiée dans le volume collectif *La littérature au prisme des sciences humaines*, dir. Abdelghani El Himani et Abdelmounim El Azouzi (Paris: L'Harmattan, 2020).
2. Paul Aron et Jean-Pierre Bertrand, « Présentation », *Romantisme* 175, nr. 1 (2017) : 6. Reprenant l'expression de « sens du social » – considérée comme « une des clés de lecture essentielles de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle » – au sous-titre de son essai de 1997, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, ce dossier est constitué en hommage à Jacques Dubois, professeur émérite à l'Université de Liège, où il avait enseigné, entre 1978 et 1998, la littérature française moderne et la sociologie de la culture.
3. Aron et Bertrand, « Présentation », 5.
4. *Ibid.*, 5-6.
5. *Ibid.*, « Présentation », 5 (souligné dans le texte). L'ouvrage de Coser auquel il est fait référence est *Sociology through literature: an introductory reader* (Prentice-Hall, 1963). Cet ouvrage est souvent cité comme fondateur de la démarche sociologique dont il est ici question.
6. Paul Dirx, *Sociologie de la littérature* (Paris : Armand Colin, 2000) ; Sapiro, *La sociologie de la littérature* ; Lassave, *Sciences sociales et littérature*.
7. David Ledent, « Les enjeux d'une sociologie par la littérature », *CONTEXTES* (2013), <http://contextes.revues.org/5630> ; David Ledent, « La sociologie implicite de la littérature », *Narrative Matters* (Juin 2014), <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01085367> ; David Ledent, « Peut-on parler d'une sociologie implicite du roman ? », *Revue d'anthropologie des connaissances* 9, nr. 3 (2015). Les articles de 2013 et 2015 sont également cités par le numéro spécial de *Romantisme* de 2017, mentionné ci-dessus. Docteur en sociologie de l'Université de Caen – Basse-Normandie (2007) et docteur en études françaises de Mary Immaculate College, Université de Limerick en Irlande (2012), David Ledent est chercheur postdoctoral en sociologie de la littérature à l'Université de Liège en Belgique.
8. Bernard Lahire, *L'Esprit sociologique* (Paris : La Découverte, 2005), 172-225.
9. *Ibid.*, 173.
10. *Ibid.*, 179.
11. *Ibid.*, 173.
12. Ledent, « Peut-on parler », 376.
13. Lahire, *L'Esprit sociologique*, 178, cité par Ledent, « Peut-on parler », 376.
14. Lahire, *L'Esprit sociologique*, 176 (souligné dans le texte).
15. *Ibid.*, 175.
16. *Ibidem*.
17. *Ibidem*.
18. *Ibid.*, 174.
19. Bernard Lahire, « Pour une sociologie de la littérature », *Idées économiques et sociales* 186, nr. 4 (2016), 6-14.
20. *Ibid.*, 7.
21. *Ibidem*.
22. *Ibid.*, 8.
23. *Ibidem*.
24. Nous signalons d'emblée que le très important rôle joué par Jacques Dubois dans la définition de la littérature comme institution n'entre pas dans les limites de l'étude que nous proposons dans cet article, portant uniquement sur l'idée de





- sociologie *par* la littérature.
25. Notons cependant que, chacun de ces essais rapprochant le point de vue du romancier d'une théorie sociologique différente (l'interactionnisme, la théorie du changement social proche de Bourdieu et d'Elias, la théorie de Gabriel Tarde sur les comportements sociaux, etc.), se pose alors la question de la compatibilité, à l'intérieur d'une même œuvre de fiction, de conceptions et de messages difficilement ou nullement conciliables sur le terrain de la sociologie savante. Tel est le point que s'efforce de soutenir un article de Florent Champy (aux arguments de qui nous reviendrons encore dans le volet conclusif de cet article), où l'auteur critique non sans sévérité ce type de démarche, se proposant de « montrer à quelles difficultés se heurte le projet de construction d'une sociologie à partir d'un texte de fiction et quelles exigences un tel projet de sociologie du roman doit satisfaire pour respecter la spécificité de son objet ». Florent Champy, « Littérature, sociologie et sociologie de la littérature. À propos de lectures sociologiques de *À la recherche du temps perdu* », *Revue française de sociologie* 41, nr. 2 (2000), 347.
  26. Jacques Dubois, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, (Paris : Seuil, 1997), 14.
  27. Ibid., 22.
  28. Ibid., 189.
  29. Jacques Dubois, « Proust et les sociologues », *Romantisme* 175, nr. 1 (2017), 84.
  30. Jacques Dubois, *Stendhal. Une sociologie romanesque*, (Paris : La Découverte, 2007), 17.
  31. Ibid., 19.
  32. Ibid., 20.
  33. Ibidem.
  34. Ibid., 13.
  35. Ibid., 11 (nous soulignons).
  36. Ibid., 12.
  37. Ibid., 20.
  38. Dubois, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon* (Paris : Seuil, 2000), 11.
  39. Ibid., 12.
  40. Organisé en novembre 2004 à l'Université Michel de Montaigne Bordeaux 3, par la Société d'Etudes de la Littérature Française du XX<sup>e</sup> siècle (SELF XX<sup>e</sup>), cet événement – le premier dédié à ce sujet – se proposerait de « faire le point sur une des interactions les plus fécondes entre sciences humaines et littérature ». Il fait suite en même temps à une manifestation antérieure de la même Société, qui avait donné à voir « la trop grande fermeture actuelle des études littéraires sur la poétique du texte » (il s'agit du colloque « Recherche » réuni en 2002 et ayant résulté en la publication de *La Traversée des thèses : bilan de la recherche doctorale en littérature française*, sous la direction de Didier Alexandre, Michel Collot, Jean-Yves Guérin et Michel Murat, Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2004). Cette rencontre se veut ainsi un rappel et un acte de renforcement des liens entre les textes littéraires et leurs contextes sociaux, ainsi qu'entre les études littéraires et les autres disciplines du champ des sciences humaines et sociales.
  41. Jacques Dubois, « Socialité de la fiction », dans *Littérature et sociologie*, dir. Philippe Baudorré, Dominique Rabaté et Dominique Viart (Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007), 34.
  42. Ibid., 37-38 (nous soulignons).
  43. Ibid., 38.
  44. Ibidem (nous soulignons).
  45. Ibid., 43-44. Une référence majeure de Jacques Dubois pour les propositions qu'il avance est l'ouvrage de Pierre Bayard, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?* (Paris : Minuit, 2004), dont le titre même en dit beaucoup sur le type de rapports que l'auteur envisage entre les deux types de discours et de démarches analytiques mises ainsi en confrontation. Bayard souhaiterait, en effet, mettre en place une nouvelle méthode de lecture des textes littéraires, qu'il appelle « littérature appliquée », par laquelle il serait possible justement non pas d'identifier dans les productions littéraires des théories provenant d'autres champs de savoir, mais, à l'inverse, « de produire de la théorie à partir de ces textes », de « fournir des éléments de réflexion, et non de confirmation », sur un sujet ou un autre (en l'occurrence, le psychisme ; Bayard, *Peut-on appliquer*, 43). Autrement dit, à l'instar de Jacques Dubois un peu plus tard, Bayard soutient que, de manière parfaitement autonome, « la littérature est à même de proposer [...], pour peu qu'on sache l'interroger, des inventions scientifiques » (Bayard, *Peut-on appliquer*, 49).
  46. Dubois, « Socialité de la fiction », 43.
  47. Lassave, *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences* (Paris : Presses Universitaires de France, 2002), 39-40.
  48. Lahire, *L'Esprit sociologique*, 183-211.
  49. Dubois, *Les Romanciers*, 314-330.
  50. Ibid., 327.
  51. Ibid., 318-319.
  52. Lahire, *L'Esprit sociologique*, 184.
  53. Ibidem.

54. Nathalie Heinrich, « La fiction comme document : régimes d'énonciation, régimes d'interprétation », dans *Littérature et sociologie*, dir. Philippe Baudorré, Dominique Rabaté et Dominique Viart (Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007), 57.
55. Ibid., 59.
56. Ibid., 58.
57. Ibid., 53.
58. Nathalie Heinrich, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique* (Paris : Gallimard, 2005), 11.
59. Nathalie Heinrich, « Ce que la littérature fait à la sociologie. Petite histoire des *États de femme* », *Cahiers de recherche sociologique*, nr. 26 (1996), 70-71 (nous soulignons).
60. Ibid., 61 (nous soulignons).
61. Heinrich, « La fiction comme document », 49.
62. Geneviève Boucher, « Écritures du social / *Littérature et sociologie*. Sous la direction de Philippe Baudorre, Dominique Rabaté et Dominique Viart, Presses universitaires de Bordeaux, „Sémaphores”, 232 p. », *Spirale* 223, (Novembre-Décembre 2008), 34-35.
63. Champy, « Littérature, sociologie », 345.
64. Ibid., 363.
65. Philippe Baudorre et Dominique Rabaté, « Avant-propos », dans *Littérature et sociologie*, dir. Philippe Baudorré, Dominique Rabaté et Dominique Viart (Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007), 7.
66. Paul Dirkx, « Compte rendu de Baudorre (Philippe), Rabaté (Dominique) et Viart (Dominique) (dir.), *Littérature et sociologie* », *CONTEXTES* (2008) [En ligne], <http://contextes.revues.org/2702>.
67. Ibidem.
68. Baudorre et Rabaté, « Avant-propos », 8.
69. Dirkx, « Compte rendu », note 4.
70. Ibid., note 8.

## Bibliography:

- Aron, Paul, and Jean-Pierre Bertrand, eds. "Le sens du social." Special issue, *Romantisme* 175, no. 1 (2017).
- Baudorré, Philippe, Dominique Rabaté, and Dominique Viart, eds. *Littérature et sociologie*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007.
- Bayard, Pierre. *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*. Paris : Minuit, 2004.
- Boucher, Geneviève. "Écritures du social / *Littérature et sociologie*. Sous la direction de Philippe Baudorre, Dominique Rabaté et Dominique Viart, Presses universitaires de Bordeaux, Sémaphores», 232 p." *Spirale* 223, (Novembre-Décembre 2008) : 34-35. <https://id.erudit.org/iderudit/16751ac>.
- Bourdieu, Pierre. *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992.
- Champy, Florent. "Littérature, sociologie et sociologie de la littérature. À propos de lectures sociologiques de *À la recherche du temps perdu*." *Revue française de sociologie* 41, no. 2 (2000) : 345-364. [www.persee.fr/doc/rfsoc\\_0035-2969\\_2000\\_num\\_41\\_2\\_5266](http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_2000_num_41_2_5266).
- Dirkx, Paul. *Sociologie de la littérature*. Paris : Armand Colin, 2000.
- Dirkx, Paul. "Compte rendu de Baudorre (Philippe), Rabaté (Dominique) et Viart (Dominique) (dir.), *Littérature et sociologie*," *CONTEXTES* (2008) [Online], accessed October 20, 2020 <http://contextes.revues.org/2702>.
- Dubois, Jacques. *Pour Albertine. Proust et le sens du social*. Paris : Seuil, 1997.
- Dubois, Jacques. *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*. Paris : Seuil, 2000.
- Dubois, Jacques. *Stendhal. Une sociologie romanesque*. Paris : La Découverte, 2007.
- Dubois, Jacques, "Socialité de la fiction." In *Littérature et sociologie*, edited by Baudorré, Philippe, Dominique Rabaté, and Dominique Viart, 33-48. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007.
- Heinich, Nathalie. "Ce que la littérature fait à la sociologie. Petite histoire des *États de femme*." *Cahiers de recherche sociologique*, no. 26 (1996) : 61-77. <https://doi.org/10.7202/1002342ar>
- Heinich, Nathalie. *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*. Paris : Gallimard, 2005.
- Heinich, Nathalie. "La fiction comme document : régimes d'énonciation, régimes d'interprétation." In *Littérature et sociologie*, edited by Baudorré, Philippe, Dominique Rabaté, and Dominique Viart, 49-59. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux, 2007.
- Lahire, Bernard. *L'Esprit sociologique*. Paris : La Découverte, 2005.
- Lahire, Bernard. "Pour une sociologie de la littérature." *Idées économiques et sociales* 186, no. 4 (2016) : 6-14. <https://doi.org/10.3917/idee.186.0006>
- Lassave, Pierre. *Sciences sociales et littérature. Concurrence, complémentarité, interférences*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.
- Ledent, David. "Les enjeux d'une sociologie par la littérature." *CONTEXTES* (2013) [Online], accessed October 16, 2020.



<http://contextes.revues.org/5630>

Ledent, David. "La sociologie implicite de la littérature." *Narrative Matters* (Juin 2014), accessed October 16, 2020.

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01085367>

Ledent, David. "Peut-on parler d'une sociologie implicite du roman ?" *Revue d'anthropologie des connaissances* 9, no. 3 (2015) : 371-386.

<https://doi.org/10.3917/rac.028.0371>

Sapiro, Gisèle. *La sociologie de la littérature*. Paris : La Découverte, 2014.

Viart, Dominique. "Écrire au présent : l'esthétique contemporaine." In *Le temps des lettres : Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20e siècle ?*, edited by Francine Dugast-Portes and Michèle Touret, 317-336. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001.